

Libération

RENTÉE SCOLAIRE DEHORS, C'EST CLASSE

Avec la crise sanitaire, les masques et les gestes barrières, de plus en plus d'enseignants lorgnent le modèle de l'école en extérieur venu des pays nordiques, qui favorise l'entraide et les interactions sociales. PAGES 2-5

Les enfants de la maternelle de l'École de la Forêt de Chantemerle, à Marsac (Creuse), le 25 juin 2019. PHOTO THÉOPHILE TROSSAT



CANNABIS «L'amende forfaitaire, de la pure hypocrisie»

INTERVIEW, PAGES 14-15

PRETENDERS Chrissie Hynde, solide comme un rock

ENTRETIEN, PAGES 24-25



LIBAN Macron, c'est parti pour un retour

PAGES 6-9



ÉDITORIAL

Par
ALEXANDRA
SCHWARTZBROD

Aventure

Allez, positifs ! Objectivement si l'on ne s'y efforce pas un peu, cette rentrée politique, sanitaire, économique et scolaire aura toutes les caractéristiques d'une purge. La plupart des indicateurs sont au rouge et l'on ne peut même plus se raccrocher à un sourire échangé dans la rue ou à la machine à café : le masque ne laisse plus filtrer que des regards las ou furibards. Pour les enfants, c'est un réel problème. Non seulement ils doivent subir l'anxiété de leurs parents et, plus globalement, de l'ensemble de la société, mais en plus ils sont condamnés à rester enfermés entre quatre murs face à un ou des enseignant(s) masqué(s) dont ils ne pourront pas interpréter les mimiques (très important l'interprétation des mimiques pour un enfant). Alors nous avons cherché une alternative possible. Et nous l'avons trouvée. Comme beaucoup d'innovations sociétales, celle-ci nous vient des pays du nord : la classe hors les murs. Il s'agit de faire cours dehors, à l'air libre, si possible en pleine nature mais un jardin ou un parc fait l'affaire en centre-ville. Les retours d'expérience sont excellents : les enfants ont plus de facilités à se concentrer et l'enseignement est plus ludique, moins contraignant. Le froid ? La pluie ? Les gens du Nord n'ont pas ces angoisses, ils s'habitent en conséquence. Impossible désormais de s'endormir près du radiateur. En France, certains pratiquaient déjà cet enseignement depuis quelque temps, un à deux jours par semaine, l'épidémie aurait servi de déclencheur, beaucoup veulent tenter l'aventure et, pourquoi pas, la pérenniser. Cette initiative comble deux besoins criants : une réinvention de l'école, dont les faiblesses sont dénoncées année après année, et une reconnexion des enfants au monde environnant et notamment à la nature, dont la sauvegarde est le grand enjeu des décennies à venir. Alors, tous dehors, aérons-nous les neurones !

Par
MARIE PIQUEMAL
Photo THÉOPHILE TROSSAT

Est si en cette ambiance plombante de rentrée scolaire sous le signe du Covid, où l'on parle en boucle de masques, galère de cantine et salles de classe exigües, on trouvait une raison de se réjouir ? Façon bouffée d'air, qui donne la pêche. L'idée : après tout, cette crise sanitaire est peut-être l'occasion de penser l'école autrement. D'expérimenter la classe en plein air par exemple, hors des murs de l'école. Dans la cour de récré. Ou mieux : le parc municipal du bout de la rue, le long d'un chemin de campagne peu fréquenté, dans un champ de pommiers, voire un terrain vague entre deux immeubles. «*Qu'importe. L'idée, c'est de sortir. D'appréhender un espace d'apprentissage différent. A ciel ouvert. Cela change tout, on enseigne autrement.*» Crystèle Ferjou est une archiconvaincue. Bien avant ce fichu virus, elle militait déjà pour la pédagogie par la nature. Comme enseignante dans sa pratique quotidienne d'abord, puis en tant que conseillère pédagogique dans l'académie de Poitiers. Depuis plusieurs années, elle accompagne des profs qui ont envie de se lancer. «*Il y en a de plus en plus. Cet été, ça n'a pas arrêté, j'ai reçu plein de courriels d'enseignants dans le public. De partout. Puy-de-Dôme, Limoges... Quelque chose est en train de se passer. Je crois que cette épidémie est une sorte de déclencheur.*» Alors, pendant le confinement, elle a accéléré son projet de livre (1), qui fournit des conseils pratiques à destination des collègues. «*C'est le moment de se lancer. Une, deux fois par semaine. Ou chaque jour. Vivre enfermés a permis une prise de conscience générale du besoin que l'on a, enfants et adultes, d'être dehors pour se sentir bien.*» Son optimisme est contagieux. «*Depuis le déconfinement, notre institution valide et soutient la démarche ! Il y a une petite ligne dans le protocole sanitaire qui invite à tenter la classe à ciel ouvert. Rien que ça, c'est énorme, c'est un frein en moins pour les enseignants.*»

«**RAPPORT À LA MÉTÉO**» Sarah Wauquiez, suisse, autrice de *l'École à ciel ouvert* (éditions Salamandres), jubile. Elle aussi est convaincue que quelque chose est en train de se jouer, un effet positif inattendu de ce coronavirus. «*C'est souvent face à des difficultés que les changements s'opèrent. La classe dehors est d'ailleurs née comme ça au Danemark.*» C'était dans les années 50, raconte-t-elle, au moment du baby-boom. Les Danois se sont retrouvés face à un os : leurs crèches débordaient, la place manquait. Dans l'urgence, ils ont accueilli les enfants à moitié à l'extérieur, de façon provisoire au départ. «*Et puis ils ont vite mesuré les bienfaits pour le développement des tout-petits. La pratique s'est institutionnalisée et s'est répandue dans les crèches, les écoles...*» Selon le chercheur Erik Mygind, 20% des écoles primaires publiques danoises pratiquent la

ÉCOLE

La ruée

vers l'air

A la faveur de la crise sanitaire, l'idée de l'enseignement en plein air gagne du terrain parmi les profs français, séduits par une méthode plébiscitée dans les pays nordiques pour ses effets sur le bien-être et les facultés d'apprentissage des enfants.

classe en extérieur («*forest school*»). Leurs voisins nordiques ont embrayé, les Québécois aussi. Quant aux Écossais, faire classe dehors est carrément recommandé dans les programmes scolaires officiels. En Belgique et en Suisse, aussi, un mouvement semblable s'est enclenché ces dix dernières années, même s'il est très difficile de chiffrer l'ampleur de la pratique. Quid des jours de pluie ? Au téléphone, on entend Sarah Wauquiez se gondoler. Question typique des Français apparemment, et des pays latins de façon générale. «*Le rapport à la météo n'est pas du tout le même dans les pays nordiques. Là-bas, les gens n'ont pas peur de l'air frais ou humide, au contraire, ils n'y voient que des bienfaits pour consolider leur immunité.*» Philippe de Saint-Louvent, qui forme des profs belges à l'école du dehors (lui aussi est dépassé par l'afflux de demandes), a l'habitude de dégainer ce proverbe islandais : «*Il n'y a pas de*

mauvais temps, il n'y a que de mauvais vêtements.» Tout juste concède-t-il que «*les jours de grand froid, les moins de 4 ans ont "un peu de mal" dans les apprentissages. Mais pour les autres, ça passe très bien.*» Marie-Laure Jadot et Anne Dubray sont un peu les superstars belges de la classe en plein air, dans la province du Hainaut. L'une et l'autre enseignent sur un terrier, une montagne noire de charbon. Tous les matins sans exception, sauf les jours de tempête à cause du danger. «*Le reste, la pluie, le froid, ce n'est pas un souci. On tend des bâches comme abris de fortune, et on a toujours un stock de gants de recharge.*» Il y a aussi ce «*canapé forestier*», comme elles l'appellent, qui sert de refuge. Une sorte de nid d'oiseau géant, avec des sarmets de bois entrelacés. «*On l'a construit avec les parents. C'est beaucoup plus facile de les associer dehors.*» Elles insistent aussi sur la façon d'enseigner, complètement transformée. «*Les apprentissages*

sont vécus par le corps, c'est bien plus facile car tous les sens sont en éveil.» Ecrire dans la boue, très efficace pour muscler les mains et préparer à l'écriture. Dessiner un carré avec un des morceaux de bois pour apprendre les formes. Consacrer du temps à un élève en aparté, aussi : «*Dans une salle de classe, les autres s'ennuient et chahutent vite. Dehors, ils sont tous affairés, donc bien plus calmes. C'est beaucoup plus facile.*» Elles affirment qu'elles n'ont jamais besoin d'élever la voix. L'après-midi, elles rentrent dans les murs de l'école pour, disent-elles, «*les habitude à l'après*» : qu'ils aient des repères pour l'entrée en élémentaire.

«**CONSTRUIRE UN ABRI**» En Belgique et en Suisse, pays qui ont une longueur d'avance sur la France, les classes à ciel ouvert décollent à peine en élémentaire, et sont exceptionnelles dans les collèges et lycées. «*Pour les petits, le besoin de sortir est vital, c'est plus facile.*



Le 28 août à Rochefort (Charente-Maritime). Préparation de «l'école du dehors» dans une peupleraie où les maternelles de Nadia Lienhard passeront leurs matinées.

Pour les ados, il faut les motiver... Et lever des barrières d'organisation : leurs heures de cours sont cloisonnées, ce qui implique une entente entre profs. Ça complique mais ça vaut le coup.» Sabine Muster, coordinatrice romande à la fondation Silviva, planche depuis quelque temps sur un guide pratique à destination des professeurs suisses, mais aussi belges et français : «Faire classe en plein air diminue le stress, et peut donc aider à lutter contre les addictions. Et puis, c'est plus facile de donner du sens aux apprentissages. Demander de construire un abri, par exemple, leur fait faire des maths.»

Lundi, jour de prérentrée, l'enseignante française Crystèle Ferjou était invitée au lycée pilote innovant international de Poitiers pour parler de son livre. Et ouvrir de nouvelles portes, peut-être. ◀

(1) **Emmenez les enfants dehors!** avec la journaliste Moïna Fauchier-Delavigne, publié en août aux éditions Robert Laffont.

«Il est inconcevable pour moi de refaire classe entre quatre murs»

Une enseignante de Rochefort a décidé d'emmener ses élèves de maternelle chaque matin dans une peupleraie, convaincue par les progrès observés après le déconfinement.

Nadia Lienhard, 51 ans, a la patate. Dans ce contexte morose, cette enseignante, trente ans de bouteille, s'est lancé un défi : enseigner tous les matins dehors, dans le champ de peupliers qui s'étend à côté de son école, située dans un quartier défavorisé de Rochefort (Charente-Maritime). Vendredi, quand le photographe de *Libération* a débarqué, elle

était en train d'installer des rondins de bois, qui serviront de chaises à ces élèves de maternelle, en moyenne et grande section.

«J'ai appelé les parents pour les prévenir : dès le jour de la rentrée, j'embarque, avec mon masque, tous les élèves dehors pour faire classe dans un champ de peupliers. Et ce sera pareil tous les matins, quelle que soit la météo ! Mon rêve serait d'arriver à transporter aussi la cantine, mais je n'en suis pas encore là... Peut-être un jour. Il est inconcevable pour moi de refaire classe entre quatre murs. Il se passe tellement de choses dans la nature, en termes d'apprentissage et de bien-être des enfants... C'est incroyable. Je le présentais, mais leurs progrès sont encore plus fulgurants que je l'imaginai. «J'ai sauté le pas après le confinement. Jusqu'ici, nous sortions avec ma classe une mati-

née par semaine, chaque mardi. J'avais envie d'aller plus loin mais ce n'est pas simple de sauter le pas. Avec ce virus, c'était le bon moment. Direction le champ de peupliers, donc, tous les matins. Les familles, que la maladie inquiète beaucoup, ont adhéré tout de suite. Ça les rassurait : c'est plus facile de respecter les règles de distanciation sur un hectare que dans une salle de classe. Les enfants étaient fous de joie. Les premiers jours, ils bougeaient sans arrêt, ils couraient partout. Ils en avaient besoin. Beaucoup d'entre eux n'étaient quasiment pas sortis pendant le confinement, leurs parents n'osaient pas. La peupleraie est pourtant tout près des logements sociaux où vivent une grande partie de mes élèves.

«Mon école, je l'appelle "ma REP quatre étoiles". La majorité des parents **Suite page 4**

Suite de la page 3 n'ont pas de travail et les conditions de vie sont difficiles. Je me suis beaucoup inquiétée pour mes élèves pendant ce confinement, je les appelais deux fois par semaine. Après cette épreuve, ils avaient plus que jamais besoin d'être dehors. Au bout de quelques jours, les enfants sont parvenus à se concentrer à nouveau, avec une attention puissance 10. Bien plus qu'en intérieur. Je n'en reviens toujours pas. Ils mémorisent beaucoup mieux. Leur regard est plus aiguisé. Ils sont plus imaginatifs: des bâtons pour représenter une voiture. Une ronce pour un arc-en-ciel. Ou cette balançoire qu'ils ont fabriquée avec des branches, un lendemain de tempête. Leurs dessins aussi sont différents, plus colorés.

«Même dans le langage, j'ai noté des progrès. Ceux qui d'habitude parlent peu s'expriment beaucoup plus, portés par tout ce qu'ils voient. Tous ces progrès, ça donne l'énergie d'avancer et de chercher des solutions. J'ai préparé la rentrée tout l'été. Là, on vient de me livrer un conteneur pour le matériel, ce qui évitera de tout déplacer chaque jour. Pour les toilettes, on fait avec un pot percé, mais à terme, j'ai un projet de toilettes sèches. Ma gageure maintenant, c'est de continuer tout l'hiver, et même après, quand l'épidémie sera derrière nous. Pour ça, il faut prouver aux parents à quel point c'est bénéfique pour leurs enfants. Ils se posent des questions, c'est normal: vont-ils assez apprendre? Ne vont-ils pas être trop fatigués? Je communique beaucoup avec les familles. Je leur envoie plein de photos, je les associe un maximum. Vendredi, deux mères sont venues m'aider à déplacer les rondins de bois pour préparer la classe.

«J'ai invité tous les parents à la peupleraie le jour de la rentrée. C'est important qu'ils voient. J'ai aussi démarché des entreprises pour trouver un abri. Ça servira les jours de pluie, et puis surtout ça rassurera les parents. J'ai un stock de salopettes cirées à l'école. Et bientôt des bottes fourrées. On aura les pieds au sec. C'est un peu dur pour mon Atsem [agent territorial spécialisé des écoles maternelles], qui n'aime vraiment pas la pluie, mais elle joue le jeu. Je crois qu'elle aussi est tractée par les progrès des enfants, elle les mesure comme moi.»

Recueilli par M.Pi.



«La différence est très nette en termes de bien-être et de motivation»

Professeur émérite de l'université de Copenhague, aux manettes du projet de recherche «Teach Out», Erik Mygind détaille les bienfaits de l'école en plein air, adoptée par 20 % des établissements publics au Danemark.

Erik Mygind est professeur émérite au département de la gestion des ressources naturelles à l'université de Copenhague. Il a piloté le projet de recherche «Teach Out» qui vise à évaluer scientifiquement les effets de l'enseignement à l'extérieur sur les élèves.

Comment avez-vous mené cette étude? Nous avons suivi 18 «Forest Schools» publiques au Danemark entre 2014 et 2018, faisant classe dehors à raison d'au moins cinq heures

par semaine. Cela représente au total plus de 1000 élèves, âgés entre 9 et 12 ans. Nous avons aussi un «groupe contrôle», avec des élèves dans des classes classiques, en intérieur. Ce qui permet de comparer, et d'avoir les résultats les plus fiables possible. Mon équipe de chercheurs a beaucoup observé le comportement des enfants, nous avons aussi utilisé des accéléromètres pour mesurer de façon précise l'activité physique. Nous avons complété avec des entretiens d'élèves et de professeurs. L'objectif était à la fois de connaître les effets potentiels de la classe en plein air sur la pratique sportive des enfants, les savoirs académiques, mais aussi la motivation, le bien-être et leurs relations sociales.

Les résultats sont-ils probants?

La différence est très nette en termes de bien-être des élèves et de motivation à venir en

classe. Avec des effets encore plus marqués pour les enfants hyperactifs ou ayant des difficultés d'attention, et ceux venant de milieux défavorisés. Etre dans la nature ou en forêt permet de créer de nouveaux liens entre élèves. Ils sont plus sociables, développent plus d'empathie. D'entraide aussi lors des activités pédagogiques. Parce qu'ils jouent davantage entre eux, l'environnement social dans lequel ils baignent est meilleur, et cela crée une situation plus propice aux apprentissages.

Qu'en est-il en termes d'apprentissage des savoirs académiques? On a découvert que les enfants avaient de meilleurs résultats en lecture lors de la classe en plein air. En mathématiques, en revanche, rien ne prouve que l'on obtient de meilleurs résultats dehors. Pour l'activité physique, la différence est très nette comme on pouvait s'y

attendre: les élèves, filles ou garçons, font beaucoup plus de sport lors de la classe à l'extérieur. Enfin, tous les enseignants interrogés disent parvenir à transmettre plus de compétences à leurs élèves.

Même sous la pluie ou quand il fait froid?

Oui. Les élèves apprennent à s'adapter à l'environnement, à se couvrir. Chez nous, au Danemark, on trouve des abris dans les forêts, qui sont conçus pour les Forest Schools. Ils font aussi des feux. Ensuite, on adapte les apprentissages en fonction du temps qu'il fait. Par exemple, la géologie et l'activité physique quand il fait froid. Tout est possible dehors, quelle que soit la météo.

Les effets sont-ils les mêmes quand on fait classe dans la cour de récréation? Ou faut-il être dans un environnement naturel, avec arbres et insectes?

En réalité, peu importe. Beaucoup d'enseignants vont dans la nature environnante, près de l'école, mais il peut également s'agir



INTERVIEW



Du Québec au Danemark, la cour au cœur de tout

Inspirés par une école de Copenhague, des architectes québécois développent un établissement qui imbrique le dehors dans le dedans.

Et si tout partait de la cour de récré? Etienne Bernier, architecte québécois, décrit celle que l'on trouve communément dans la Belle Province: «De l'asphalte avec un grillage autour. Quasiment une prison.» Dans l'école qu'il planifie en ce moment à Saguenay, dans la région centrale du Saguenay-Lac-Saint-Jean, la cour n'en est plus une. C'est un espace planté, protégé des vents, où se déroule une bonne partie de la vie scolaire. «La cour d'école permet de marquer une pause dans la journée ou d'apprendre dans un contexte différent», lit-on dans la présentation du projet. «Il faut décroisonner, faire en sorte que l'élève sorte de la classe», résume l'architecte.

Le projet de l'école de Saguenay fait suite à un concours lancé par Lab-Ecole, association créée en 2017 par trois architectes et devenue la cellule d'innovation du ministère de l'Éducation du Québec. Très vite, le trio a touché les limites de la recherche théorique. «Nous voulions bâtir des écoles pour démontrer les idées que nous développons», explique Pierre Thibault, l'un des cofondateurs avec Pierre Lavoie et Ricardo Larrivé. D'où le lancement d'un concours d'architecture pour «concevoir l'école de demain».

«Apaisement». Six endroits ont été retenus, «là où les gens avaient envie d'innover». A chaque fois, le programme a été élaboré «avec les élèves, les professeurs, les parents, la communauté». Car l'idée de base est celle d'une école ouverte du matin au soir et accessible «à la communauté», autrement dit aux gens du quartier. «C'est un peu un cœur de village», résume l'architecte Etienne Bernier. «Nous voulons changer le paradigme de l'école asphaltée», explique Pierre Thibault. On sort de la classe qui normalise pour aller vers des espaces qui permettent des contacts avec la nature. Ainsi à Saguenay, température moyenne de -16°C en janvier, la cour est-elle pensée d'abord comme un lieu abrité par les bâtiments qui l'entourent. «La création d'un microclimat est très importante», affirme Pierre Thibault. Chez nous, les hivers sont froids mais très ensoleillés. On a une réverbération de la neige et si la conception met à l'abri du vent, si l'orientation est bonne, on peut tout à fait être dehors.»

Au-delà de la cour, c'est l'organisation globale qui est transformée. Dans le projet de Saguenay, «les classes sont plus petites que d'habitude,

explique Etienne Bernier, parce que l'élève n'y passe pas la journée. Ce sont de petits carrés, nous ajoutons de grands emmarchements, et beaucoup d'espaces d'apaisement». A savoir? «Un endroit calme, où l'élève prend un livre ou un jeu pour passer en douceur d'un mode physique, le sport par exemple, à un mode cerveau.» L'école de Saguenay, en cours de conception, comportera 12 classes élémentaires et 3 maternelles. Faudra-t-il davantage d'adultes pour encadrer une structure où les élèves sont bien plus mobiles que dans une école conventionnelle? «Mon intuition me dit que non, car les enseignants vont enseigner différemment», estime Etienne Bernier.

«Chez nous, les hivers sont froids mais très ensoleillés. Si la conception met à l'abri du vent, on peut tout à fait être dehors.»

Pierre Thibault architecte

Les lieux auraient-ils le pouvoir de renouveler les pédagogies? Pierre Thibault en est persuadé. Il a acquis cette conviction quand il a découvert l'école du quartier Sydhavnen à Copenhague. Une révélation. L'établissement est situé au bord d'un canal, avec une cour orientée plein sud, «très peu d'asphalte, un potager, comme une espèce de parc».

Inventivité. Pierre Thibault est frappé par la façon dont «cette cour se glisse à l'intérieur du bâtiment». Elle fonctionne «comme une place publique, accessible aux gens du quartier le soir». A cela s'ajoute «de grands toits pour faire classe dehors». Les Danois, qui adorent vivre à l'extérieur, disent qu'«offrir un espace bien conçu que les élèves peuvent s'approprier, c'est comme fournir un adjoint à l'enseignant».

Ce qui frappe dans ces modèles, c'est l'imbrication du dehors et du dedans, la souplesse de dispositifs comme les gradins, l'inventivité aussi. «On a convaincu les bibliothécaires de mettre les livres partout dans l'école», dit Etienne Bernier. Sur le site du Lab-Ecole, Pierre Thibault résume l'ambition: faire «de l'école le plus bel endroit du quartier». Et par là, «donner aux jeunes le goût d'y aller».

SIBYLLE VINCENDON

de sorties dans des musées, de visites d'usine. Ou la cour de récréation, qui peut aussi être un lieu où l'on apprend beaucoup de choses. Tout dépend du projet de l'enseignant. Ce qui est primordial, en revanche, et qui ressort très clairement de nos travaux, c'est la régularité des sorties. Certains enseignants optent pour deux demi-journées chaque semaine, d'autres choisissent un jour par semaine. D'autres encore passent trois mois à l'extérieur pendant toute une saison. L'important, c'est que ce soit ritualisé.

Des professeurs voient la classe en plein air comme un plan B à cette épidémie, qu'en pensez-vous?

Le coronavirus pousse les écoles à trouver une solution pour continuer d'enseigner. Il est plus facile de mettre une distance entre les enfants à l'extérieur qu'à l'intérieur, c'est évident. Nous avons mis en ligne des fiches pédagogiques pour aider les enseignants à se lancer. Jusqu'ici, environ 20% des écoles primaires publiques du Danemark pratiquent les cours en plein air. Peut-être que ce sera plus demain. J'étais récemment en Suisse, beaucoup d'enseignants s'y mettent. C'est positif. Tout va dépendre maintenant de la façon dont les chefs d'établissement et les politiques soutiennent ces programmes.

Rcueilli par
JOHAN MAVIERT

Nadia Lienhard a aménagé sa peupleraie-salle de classe avec des rondins de bois en guise de chaises.

PHOTOS THÉOPHILE TROSSAT



L'école du quartier Sydhavnen à Copenhague. PHOTO TORBEN ESKEROD